

Les dissensions et la rupture entre Freud et Jung

Extraits de : S. Freud & C. G. Jung *Correspondance (1910-1915)*.

Tome 2. Trad., Gallimard, 1975, 408 p.

FR écrit à Jung, le 23 mai 1912 :

« Si à présent nous laissons la raison de côté et que nous branchons l'appareil sur le plaisir, je reconnais une forte antipathie contre votre nouveauté, provenant de deux sources. Premièrement à cause de son caractère régressif. Je pense que nous avons cru jusqu'à présent que l'angoisse venait de l'interdiction de l'inceste ; vous dites à présent que l'interdiction de l'inceste vient bien plutôt de l'angoisse, et cela est très semblable à ce que l'on disait avant la psychanalyse.

Deuxièmement à cause d'une fatale ressemblance avec un théorème d'Adler, bien que je ne veuille naturellement pas dédaigner d'avance tout ce qu'a inventé Adler. Il disait : la libido de l'inceste est "arrangée", c.-à-d. le névrosé n'a pas du tout envie de sa mère, mais il veut se créer un motif pour s'effrayer de sa libido, et c'est pourquoi il fait miroiter devant ses yeux que sa libido est si grande qu'elle n'épargne même pas la mère. Or cela me semble maintenant encore un peu trop fou, et fondé sur une incompréhension totale de l'inconscient. » (p. 277s)

Réponse de Jung, le 8 juin 1912 :

« En ce qui concerne la question de l'inceste, j'ai constaté avec chagrin combien il s'élève chez vous de fortes raisons affectives contre mes propositions. Comme je pense de mon côté avoir des raisons objectives, je suis forcé de me tenir à ma conception du concept d'inceste, car je ne vois pas d'issue pour échapper à mes raisons. Mon très pénible et très épineux examen de l'ensemble du problème, dans la deuxième partie, vous montrera, j'espère, que je n'en suis pas venu à cette formulation étourdiment à cause d'avantages régressifs. Le parallèle avec Adler est une pilule amère, que j'avale sans souffler mot. Il me faut sans doute accepter cela comme un *fatum*, mais cela ne change rien, car des raisons ont eu raison de moi. Je suis parti en campagne en pensant que je pourrais confirmer la conception actuelle de l'inceste, et j'ai dû constater qu'il en va sans doute autrement que je ne l'attendais. » (p. 279)

Jung à Freud, le 11 novembre 1912

après son retour des États-Unis, où Jung était allé faire des conférences, à l'université jésuite de Fordham :

« Le mouvement psychanalytique a pris là-bas de manière générale un essor considérable depuis la dernière fois que nous avons été en Amérique. J'ai trouvé partout un grand intérêt et une bienveillance prévenante. J'ai eu ainsi un riche champ de travail et j'ai pu faire beaucoup pour le développement ultérieur du mouvement psychanalytique. J'ai fait 9 cours à l'université jésuite (!) de Fordham, N. Y., une présentation critique du développement de la théorie psychanalytique. J'avais un public d'environ 90 psychiatres et neurologues. Les cours étaient en anglais. J'ai encore fait un séminaire quotidien de deux heures pour environ 8 professeurs etc. pendant 14 jours. J'ai bien entendu fait place également à des conceptions qui divergent par endroits d'avec les conceptions admises antérieurement ; j'entends en particulier au sujet de la théorie de la libido. J'ai trouvé que ma conception de la psychanalyse gagnait beaucoup d'amis, qui se trouvaient jusque-là désespérés face au sexualisme de la névrose. Je me permettrai de vous envoyer, dès que j'en aurai une copie, un exemplaire de mes cours, dans l'espoir que vous pourrez peu à peu acquiescer à certaines nouveautés, qui sont déjà signalées dans mon travail sur la libido. Je n'éprouve pas le besoin de m'enfuir loin de vous, si vous voulez rendre objectivement hommage à

nos efforts. Je regrette extraordinairement que vous pensiez que seules des résistances contre vous me déterminent à certaines modifications. Votre geste de Kreuzlingen m'a fait un chagrin durable [cf. *infra*]. Je préfère la discussion directe. Il ne s'agit pas chez moi de caprices, mais de mener à bien ce que je tiens pour vrai. Aucun égard personnel envers vous ne saurait me retenir là. Puisse cette lettre d'autre part vous montrer que je ne ressens absolument pas le besoin de couper la relation personnelle avec vous. Je ne vous identifie pas à un dogme. Je me suis toujours efforcé de vous rendre pleinement justice et je le ferai toujours, peu importe la forme qu'auront nos relations personnelles. Bien entendu je préfère un rapport amical avec vous, à qui je dois tant, mais je désire un jugement objectif et non du ressentiment. Je crois mériter cela, ne serait-ce que du point de vue de l'opportunité, car la psychanalyse me doit plus d'encouragement que si vous additionnez les mérites de Rank, Stekel, Adler, etc. Je ne peux que vous assurer qu'il n'y a pas de résistance de ma part, sinon celle-ci : que je me refuse à être jugé comme un idiot par complexe [*Komplexnarr*]. Je crois en effet avoir des raisons objectives à mes conceptions. » (p. 287s)

Freud, dans « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » (1914) :

« En 1912, Jung se glorifia dans une lettre écrite d'Amérique de ce que les modifications apportées par lui à la psychanalyse avaient surmonté les résistances de nombreuses personnes qui jusqu'alors n'avaient pas voulu en entendre parler. Je répondis que ce n'était pas là un titre de gloire et que plus il sacrifierait de vérités péniblement acquises par la psychanalyse, plus il verrait disparaître les résistances. La modification que les Suisses étaient si fiers d'avoir introduite ne consistait une fois de plus en rien d'autre qu'à repousser au second plan dans la théorie le facteur sexuel. J'avoue que dès les tout débuts j'ai conçu ce "progrès" comme une adaptation exagérée aux exigences de l'actualité » (*Œuvres complètes*. PUF, XII, 2005, p. 305s)].

Freud à Jung, le 14 novembre 1912 :

« Je ne vous salue plus, à votre retour d'Amérique, aussi tendrement que dernièrement à Nuremberg — cela vous m'en avez désaccoutumé avec succès — mais tout de même avec assez de sympathie, d'intérêt et de satisfaction au sujet de votre succès personnel. Grand merci pour vos nouveautés sur la situation des choses en Amérique. Mais nous savons que ce n'est pas là-bas que la dispute se décidera. Vous ne devriez pas mettre au compte de vos mérites d'avoir par vos modifications amoindri beaucoup de résistances, car vous savez que, plus vous vous éloignez des nouveautés psychanalytiques, plus vous êtes sûr des applaudissements, et moins grande est la résistance.

Soyez sûr de mon objectivité et par là de la poursuite de nos relations ; j'ai les mêmes conceptions de la légitimité des variations personnelles et le même besoin de poursuivre la communauté de travail avec vous. Il me faut bien vous rappeler que nous avons conclu notre amitié à une époque où vous défendiez à nouveau la théorie toxique de la *dementia praecox*.

Votre insistance sur le "geste de Kreuzlingen" n'est, il est vrai, aussi incompréhensible qu'affligeante pour moi, mais il y a des choses qui ne se laissent pas régler par écrit.

J'attends avec grande curiosité un exemplaire de vos cours, car je n'ai pas pu tirer de votre grand travail sur la libido [*Métamorphoses et symboles de la libido*], dans lequel certaines choses m'ont excellemment plu — l'ensemble non — les lumières que je recherche sur vos nouveautés. » (p. 290)

Jung à Freud, le 3 décembre 1912 :

« Cette lettre est une tentative impertinente de vous habituer à mon style. Prudence donc !

Cher Monsieur le Professeur!

Je vous remercie chaleureusement d'un passage de votre lettre, où vous parlez d'un “morceau de névrose” dont vous n’êtes pas débarrassé. Ce “morceau” doit à mon avis être pris très au sérieux, car il en va, comme l'enseigne l'expérience, *usque ad instar voluntariae mortis*¹. J'ai souffert de ce morceau chez vous, bien que vous ne l'ayez pas vu et ne l'ayez pas bien reconnu quand j'ai voulu expliquer mon attitude à votre égard. Si ce voile était ôté, vous acquerriez aussi, j'en suis sûr, un autre rapport à mon travail. Le fait — pardonnez-moi l'expression irrespectueuse — que non seulement vous estimez peu mon travail, mais que vous le sous-estimez fort, ressort en effet de votre observation que, “*sans le vouloir, j'avais résolu l'énigme de toute mystique, qui repose sur l'utilisation symbolique des complexes mis hors service*”.

Cher Monsieur le Professeur, pardonnez-moi encore une fois, mais cette phrase me montre que vous vous privez de la compréhension de mon travail en sous-estimant ce dernier. Cette découverte dont vous parlez, et en laquelle vous supposez un sommet, est située tout à fait au pied de la montagne. Cela va de soi pour nous depuis des années déjà. Pardonnez, je vous en prie, encore une fois cette sincérité. [p. 300] Je souffre seulement de temps en temps du désir simplement humain d'être compris intellectuellement, sans être mesuré aux critères de la névrose.

En ce qui concerne ce morceau de névrose, je puis peut-être vous rendre attentif au fait que vous introduisez *l'Interprétation des rêves* par l'accord mineur de la confession de votre propre névrose — le rêve de l'injection d'Irma — identification avec le névrosé nécessitant des soins, ce qui est bien significatif.

Notre analyse a autrefois pris fin avec votre remarque que “*vous ne pouviez pas vous livrer analytiquement sans perdre votre autorité*”². Cette phrase s'est gravée dans ma mémoire comme un symbole de tout ce qui allait venir, mais je ne me suis pas incliné.

Je vous écris ici comme j'écrirais à un ami, tel est notre style. C'est pourquoi j'espère que vous ne vous laisserez pas blesser par ma nature helvétique, tout d'un bloc. Je vous demande une chose : que vous vouliez bien voir en ces propos un effort sincère et ne pas appliquer le critère viennois dévalorisant de la volonté égoïste de pouvoir, où Dieu sait quelles autres insinuations du domaine du complexe paternel. J'entends cela de tous côtés ces jours, de sorte qu'il me faut constater avec douleur qu'une assez grande partie des psychanalystes abuse de la psychanalyse à la fin d'ôter leur valeur aux autres et aux progrès de ces derniers par les insinuations de complexe bien connues (d'ailleurs comme si cela expliquait quelque chose ! pitoyable théorie). On sert à la ronde une stupidité de particulièrement mauvais goût, qui dit que ma théorie de la libido est le fruit de l'érotisme anal. Quand je pense qui a conçu cette “théorie”, je prends peur pour l'avenir de l'analyse.

Je ne demande pas aux psychanalystes une libido infantile de reconnaissance ou d'admiration, mais seulement la compréhension (les connexions d'idées que j'ai produites). Le psychanalyste utilise sa psychanalyse très malheureusement comme un lit de paresse, comme nos adversaires font de leur croyance à l'autorité. Ce qui pourrait les faire penser est conditionné par le complexe. Cette fonction de protection de la psychanalyse était encore à découvrir » (p. 299s)

¹ « Jusqu'à l'apparence d'une mort volontaire ». Apulée, *L'Âne d'or*, XI, 21. La phrase se rapporte aux rites d'initiation dans les mystères d'Isis. Jung cite le passage dans *Métamorphoses et symboles de la libido*, § 644, n. 36.

² Jung écrit de cette analyse, qui eut lieu au cours du voyage en Amérique : « Freud eut un rêve, dont je ne suis pas autorisé à rapporter le problème. Je l'interprétais aussi bien que je pus, mais ajoutai qu'il y aurait bien plus à en dire, s'il voulait me communiquer encore quelques détails de sa vie privée. A ces mots, Freud me regarda d'un air bizarre — son regard était plein de défiance — et dit : “Je ne peux tout de même pas risquer mon autorité !” » (Jung, *Ma vie*, p. 183). Jung avait déjà relaté cela dans un séminaire (fait en anglais) sur la psychologie analytique, à Zurich en mars-juillet 1925 (Notes polycopiées en 1926) et conclut par ces mots : « Ce que j'ai vécu là avec Freud... est le facteur le plus important de ma relation avec lui. »

Freud à Jung, 5 décembre 1912 :

« Cher Docteur,

N'ayez pas à nouveau crainte que je prenne mal votre “nouveau style”. Je pense que dans le commerce interne des analystes, comme dans l'analyse elle-même, toute forme de sincérité est permise. Les abus dans l'emploi de la psychanalyse auxquels vous faites allusion, dans la polémique et pour se défendre du nouveau, me donnent moi-même à réfléchir depuis assez longtemps ; je ne sais pas s'ils sont tout à fait évitables et je ne puis momentanément conseiller contre eux que cette petite recette domestique : que chacun de nous s'occupe plus activement de sa propre névrose que de celle du prochain. » (p. 303)

Jung à Freud, 11-14 décembre 1912 :

« J'ai vu à une critique de Furtmuller, qui paraîtra prochainement dans le Zentralblatt, que les prophètes viennois n'ont pas raison de parler d'une “oscillation vers l'autre bord”, vers Adler. Même les complices d'Adler ne veulent pas me reconnaître comme un des vôtres³.

Il est lamentable de voir que la science est encore traitée comme une profession de foi.

Avec de cordiales salutations

votre entièrement dévoué

Jung » (p. 309)

Freud à Jung, 16 décembre 1912 :

« Cher docteur,

Prendre personnellement toutes les choses objectives n'est pas seulement une particularité humaine (régressive), mais aussi tout spécialement une mauvaise manière viennoise. Mais je suis assez content qu'on ne vous pose pas de telles exigences. A présent êtes-vous assez “objectif” pour rendre hommage sans vous fâcher au lapsus suivant ?

“Même les complices d'Adler ne veulent pas me reconnaître comme un des vôtres”.

Tout de même bien vôtre,

Freud. » (p. 310)

Jung à Freud, 18 décembre 1912 :

« Cher Monsieur le Professeur !

Puis-je vous dire quelques paroles sérieuses ? Je reconnais mon peu de sécurité en face de vous, mais j'ai tendance à prendre la situation d'une manière sincère et absolument honnête. Si vous en doutez, la faute en retombe sur vous. J'aimerais cependant vous rendre attentif au fait que votre technique de traiter vos élèves comme vos patients est une fausse manœuvre. Vous produisez par là des fils-esclaves ou des gaillards insolents (Adler-Stekel et toute la bande insolente qui s'étale à Vienne). Je suis assez objectif pour percer votre truc [en français dans le texte] à jour. Vous montrez du doigt autour de vous tous les actes symptomatiques, par là vous rabaissez tout l'entourage au niveau du fils ou de la fille, qui avouent en rougissant l'existence de penchants fautifs. Entre-temps vous restez toujours bien tout en haut comme le père. Dans leur grande soumission, aucun d'entre eux n'arrive à tirer la barbe du prophète et à s'informer une fois de ce

³ *Ihrigen* (vôtres) pour *ihrigen* (leurs). Dans la correspondance Freud-Jung, ce type d'erreur (*Ihr* pour *ihr* et *Ihnen* pour *ihnen*) apparaît au moins sept fois, deux fois étant le fait de Freud ! cf. 8.1.07, 26.6.08, 2.6.09, 17.1.09, 8.11.09, 11.11.09, 14.12.12.

que vous dites à un patient qui a tendance à analyser l'analyste au lieu de s'analyser lui-même ? Vous lui demandez pourtant bien : “Qui donc a la *névrose* ?”

[311] Voyez-vous, mon cher Professeur, aussi longtemps que vous opérez avec ce truc, mes actes symptomatiques ne m'importent pas du tout, car ils ne signifient absolument rien à côté de la poutre considérable qu'il y a dans l'oeil de mon frère Freud. — Je ne suis en effet pas névrosé du tout — bien heureux ! Je me suis en effet fait analyser *lege artis* et tout humblement, ce qui m'a fort bien convenu. Vous savez bien jusqu'où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose — comme vous. Quand vous serez un jour tout à fait libéré de complexes et que vous ne jouerez plus du tout le père envers vos fils, dont vous visez constamment les points faibles, que vous vous mettez vous-même en joue à cet endroit, alors je veux bien revenir sur moi et exterminer d'un coup le péché de mon désaccord avec vous.

Aimez-vous donc à ce point les névrosés que vous êtes toujours entièrement d'accord avec vous-même ? Vous laissez peut-être les névrosés ; comment pouvez-vous alors vous attendre à ce que vos efforts d'agir avec le plus de ménagements et de la manière la plus aimante possible avec vos patients ne soient pas accompagnés de sentiments quelque peu mêlés ? Adler et Stekel se sont laissés prendre à votre truc et sont devenus puérilement insolents. Je me tiendrai publiquement de votre côté, en gardant mes opinions, et je me mettrai en secret à vous dire toujours dans mes lettres ce que je pense vraiment de vous. Je tiens cette voie pour la voie honnête.

Vous maudirez peut-être cet étrange service d'amitié, mais peut-être cela vous fera-t-il quand même du bien.

Avec les meilleures salutations

Votre entièrement dévoué

Jung » (p. 310s)

Freud à Jung, le 3 janvier 1913 :

« Je ne peux répondre en détail qu'à un point de votre dernière lettre. Votre présupposition que je traite mes élèves comme des patients est fautive, et il y a des preuves à cela. A Vienne on me fait le reproche contraire. Je dois être responsable des mauvaises manières de Stekel et d'Adler ; mais en vérité Stekel n'a plus entendu de moi, depuis qu'il a été relâché de son traitement, il y a environ 10 ans, un seul mot au sujet de son analyse, et j'ai tout aussi peu utilisé l'analyse chez Adler, qui n'a jamais été mon patient. Ce que j'ai jamais dit d'analytique au sujet de tous deux, a été dit à d'autres et en majeure partie à une époque où ils n'étaient plus en relation avec moi. — Vous vous êtes ici rendu la tâche aussi facile, [319] pour fonder votre construction, que lors du fameux “geste de Kreuzlingen”.

Pour le reste on ne peut pas répondre à votre lettre. Elle crée une situation qui causerait des difficultés dans le commerce oral, et qui est tout à fait insoluble par écrit. Il est convenu entre nous analystes qu'aucun de nous ne doit avoir honte de son morceau de névrose. Mais celui qui, en se conduisant anormalement, crie sans arrêt qu'il est normal, éveille le soupçon qu'il lui manque l'intuition de sa maladie. Je vous propose donc que nous rompions tout à fait nos relations privées. Je n'y perds rien, car dans mon âme je ne suis plus lié à vous que par le fil ténu de l'effet prolongé de déceptions antérieures, et vous ne pouvez qu'y gagner, puisque vous avez récemment déclaré à Munich qu'une relation intime avec un homme agissait de façon inhibitrice sur votre activité scientifique. Prenez donc votre pleine liberté et épargnez-moi les prétendus “services d'amitié”. Nous sommes d'accord sur ce point, que l'homme doit subordonner dans son domaine ses sentiments personnels aux intérêts généraux. Vous n'aurez donc jamais de raison de vous plaindre d'un manque de correction chez moi là où il s'agit de communauté de travail et de

la poursuite de buts scientifiques ; je peux le dire, aussi peu de raison désormais que jusqu'à présent. D'autre part j'attends la même chose de vous.

Je vous salue, votre dévoué
Freud » (p. 318s)

Jung à Freud, 6 janvier 1913 :

« Cher Monsieur le Professeur !

Je me plierai à votre désir de rompre la relation personnelle, car je n'impose jamais mon amitié. Au reste c'est vous sans doute qui saurez le mieux ce que ce moment signifie pour vous.

”Le reste est silence⁴”.

Votre dévoué
Jung » (p.320)

Jung à Freud le 20 février 1913

Jung, en tant que président de l'Association internationale de psychanalyse, au sujet du congrès qui doit se tenir prochainement à Munich :

« Je n'ai rien écrit dans ma dernière lettre au sujet du thème de la discussion, parce que j'en ai encore conféré auparavant avec Maeder. Il n'est pas du même avis que vous. Je dois avouer également que l'importance téléologique⁵ des rêves m'apparaît comme essentielle et que cette façon de concevoir a été de manière générale bien peu mise en valeur dans la littérature jusqu'ici. Mais nous sommes volontiers prêts à admettre des contre-propositions, si quelque chose de mieux a été trouvé. » (p. 325)

Jung à Freud, le 29 juillet 1913

« Cher Monsieur le Professeur !

Je déplore encore fort l'absence d'une annonce de conférence de votre part. Comme j'aimerais bientôt faire imprimer les programmes, je serais heureux d'avoir bientôt de vos nouvelles.

Je vous remercie vivement de l'aimable envoi de vos tirés à part. A côté des grandes qualités que j'admire constamment dans vos travaux, je dois toutefois relever que dans le travail [330] *Der Traum als Beweismittel*, vous manifestez une conception de nos opinions qui repose sur un malentendu. Ce malentendu concerne le concept du conflit actuel, lequel n'est pas pour nous le petit désagrément quotidien, mais le problème de l'adaptation. Un second malentendu semble être que vous pensez que nous nions la théorie du rêve comme réalisation de désir. Nous reconnaissons pleinement la justesse de la théorie de la réalisation du désir, mais nous tenons que cette manière d'interpréter ne touche que la surface, que pour l'essentiel elle s'arrête au symbole, et que par conséquent elle est encore analysable davantage. Donc, si par exemple dans un rêve se révèle un désir de coït, cela doit encore être analysé davantage, car cette manière archaïque de s'exprimer, avec sa fatigante monotonie de sens, nécessite encore une retraduction. Nous dépassons la théorie de la réalisation du désir en en reconnaissant la justesse limitée. Mais elle n'épuise pas pour nous le sens du rêve.

Avec les meilleures salutations,
votre dévoué

Jung » (p. 329s)

⁴ Shakespeare, *Hamlet*, V, II

⁵ [Téléologique : qui concerne la finalité ; s'oppose à mécanique]

* * *

« Le geste de Kreuzlingen »

Extrait de : Jones, E. (1955) *Sigmund Freud : Life and Work*. Vol. 2. Basic Books. Trad.: *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*. PUF, 1961, p. 153s

« La rupture décisive entre Freud et Jung se produisit en 1912. Cette année-là trois incidents contribuèrent à amener la fin de leurs relations personnelles. D'abord Freud, à la Pentecôte, était allé voir Binswanger, à Kreuzlingen près de Constance. Freud avait, depuis longtemps, promis à son collègue de lui rendre la visite que celui-ci lui avait faite à Vienne. Toutefois, il y allait surtout à cause d'une dangereuse opération que devait subir Binswanger et qui pouvait mettre ses jours en danger, ce qui heureusement ne se produisit pas. Par amitié, Freud ne recula pas devant deux longs et fatigants voyages pour faire plaisir à Binswanger. Sa propre fille étant souffrante à ce moment-là, il ne fut sûr de pouvoir se mettre en route que le jeudi 23 mai. Il écrivit alors à Binswanger et à Jung disant qu'il partirait le lendemain. Ne disposant que de quarante-huit heures pour ce voyage, il ne proposa pas de pousser jusqu'à Zurich, mais il supposait que Jung saisirait cette occasion de le rejoindre à Kreuzlingen où il resta du samedi midi au lundi. Il fut surpris et déçu de n'y recevoir aucunes nouvelles de Jung.

Le mois suivant et plusieurs fois par la suite Jung, dans ses lettres à Freud, glissa quelques remarques sarcastiques relatives à "la compréhension de son geste de Kreuzlingen". Cette phrase plongea Freud dans la perplexité et il ne parvint à la comprendre que six mois plus tard.

[...]

[Lors d'une rencontre à Munich]

Freud et Jung utilisèrent ensuite les deux heures qui les séparaient du déjeuner à faire ensemble une promenade. Ils eurent ainsi l'occasion de s'expliquer sur "le geste mystérieux de Kreuzlingen". Jung déclara que Freud l'avait beaucoup froissé en lui faisant connaître son arrivée, au mois de mai, avec deux jours de retard ; il avait reçu la lettre de Freud le lundi seulement, c'est-à-dire le jour du retour de celui-ci à Vienne. Freud reconnut qu'il aurait en effet mal agi si les choses s'étaient réellement passé ainsi, mais qu'il était certain d'avoir mis en même temps les deux lettres à la poste le jeudi, celle adressée à Binswanger et celle destinée à Jung. Alors Jung se rappela tout à coup qu'il s'était absenté deux jours en cette fin de semaine et, naturellement, Freud lui demanda pourquoi il n'avait pas regardé le cachet de la poste ni demandé à sa femme, avant de se fâcher, la date d'arrivée de cette fameuse lettre, sa rancune devait probablement provenir d'une autre source et il s'était saisi de ce fait pour la justifier. Sur ce, Jung se montra extrêmement contrit et avoua avoir un caractère difficile. Mais Freud put alors dire tout ce qu'il avait sur le cœur et ne lui épargna pas un bon sermon paternel. Jung accepta la semonce et promit de s'amender. »